



Susan Meiselas

Tête brûlée de l'agence Magnum

Reporter au long cours, l'Américaine bouscule depuis quarante ans les codes de la photographie documentaire en explorant d'un bout à l'autre le spectre de la violence. Le Jeu de paume retrace son incroyable parcours de combattante des droits de l'Homme. Un événement.

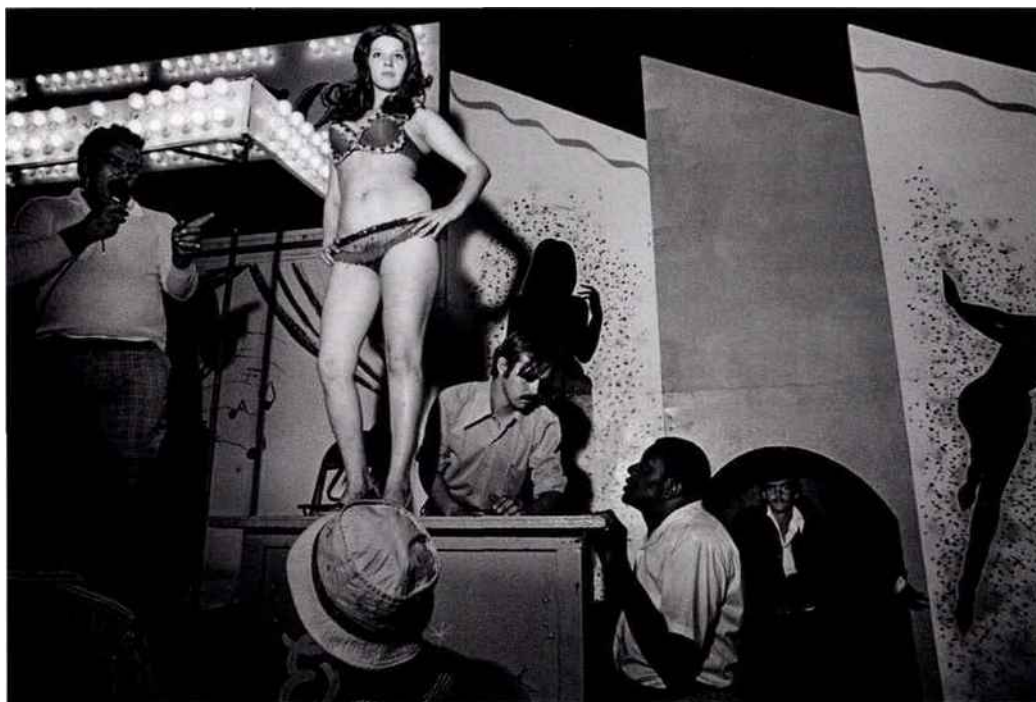
Par **Natacha Nataf**

Soldats fouillant les passagers d'un bus, autoroute du Nord, Salvador, 1980

Parce qu'il était trop dangereux de cadrer directement cette scène, susceptible à tout moment de dégénérer en exécution arbitraire, Susan Meiselas en a photographié les ombres : spectrale, au bord de l'abîme, l'image semble contenir sa propre fin. Chronique d'une disparition programmée.







Lena, juchée sur sa caisse, Essex Junction, Vermont, 1973, série Carnival Strippers (1972-1975)

Elle est entrée en photographie en entrant tout simplement chez ses voisins. Au moment où Georges Perec mettait au point sa *Vie mode d'emploi*, Susan Meiselas, encore étudiante en arts plastiques à Harvard, documentait la vie de son immeuble, cachée sous le voile noir de son imposante chambre photographique. Avec, déjà, l'ambition de sortir du cadre de l'image pour l'«intégrer à la trame de quelque chose de plus vaste», liant l'histoire de ses sujets (ici les locataires) à un grand récit collectif, explique la photographe dans un passionnant livre d'entretiens, *En première ligne*, édité par Xavier Barra.

Cette tentative d'épuiser le réel à la fois par la photographie et l'écrit, puis par l'exposition et le livre, relève chez elle d'un double désir : prolonger l'instant de la rencontre et combler les lacunes du médium. Que s'est-il passé avant la prise de vue ? Que ne s'est-il pas passé ? Quelles en seront les conséquences ? Les profondeurs du hors-champ la magnétisent.

Scène de crime sans cadavre

Mais que faire quand les portes restent closes et que plus personne ne répond ? En devenant reporter de guerre en Amérique latine [lire p. 68], Susan Meiselas est passée au film Kodakrome, dont la couleur éclate dans un cliché énigmatique : une porte rouge, comme scellée par des empreintes de mains dégoulinant de peinture blanche. Le titre, *Mano blanca*, et l'usage de la couleur – encore marginal dans les années 1970-1980 – montrent, à la manière d'un négatif parfait, l'ironie tragique de l'image. Car cette «main

blanche» était celle des escadrons de la mort salvadoriens, et cette porte rouge sang, celle d'un syndicaliste assassiné, dit la légende de cette scène de crime sans cadavre.

Conjuguant le temps long du récit – les séries de Meiselas s'étendent souvent sur des années – et l'urgence de raconter l'effroyable, la présidente de la fondation Magnum, membre de l'agence depuis 1976 (fait rarissime pour une femme), oscille entre journalisme et histoire. Sa pratique ? Un engagement de tous les instants au service des droits de l'Homme et de la mémoire, que ses livres, ses expositions, ses films et les innombrables documents qu'elle collecte à travers le monde viennent constamment enrichir.

En Irak, sous les gravats de la mémoire

Paroxysme atteint avec le projet akaKurdistan, une plateforme Internet pensée comme un sanctuaire pour un peuple sans État ni archives. Nourri par mille contributeurs, ce site prolonge un livre et une exposition itinérante intitulés *Kurdistan : In the Shadow of History*. Il regorge de récits personnels, de portraits, de lettres, de documents écrits ou visuels (notamment les reportages de Susan Meiselas en Irak) qui, touche après touche, redessinent les contours d'une histoire commune – où «tout est replacé dans son contexte», se félicite la photographe.

Mais que rapporter quand il ne reste que des décombres ? «Creuser est dans mes gènes, dit-elle, c'est une obsession intime qui me pousse à chercher ce qui a disparu [...]. En me plongeant dans les archives, j'accomplis le même acte qu'en étant témoin de la découverte de tombes.» ■



Photographe de la guerre des sexes

Carnival Strippers [ill. ci-contre] est à la fois la première publication et la première exposition personnelle de Susan Meiselas. Conçu entre 1972 et 1975, ce livre collector est le fruit de trois étés passés avec des strip-teaseuses foraines en Nouvelle-Angleterre. Une immersion, entre tentes et camions, aux côtés de Lena, Tami, Lulu, Debbie, Coffee ou Mitzi, qui n'est pas uniquement un choc visuel, illustrant le pouvoir de fascination de ces *girls* sur des hommes venus avec leurs fils, mais aussi une enquête sur leurs conditions de travail, leurs aspirations, leur misère. Complété par les témoignages audio des danseuses, de leurs managers et de leurs clients (*men only*), ce document à haut pouvoir évocateur inspirera deux

pièces de théâtre en France et aux États-Unis. Autres temps, autres mœurs ? New York, 1995 : des maîtresses SM s'affairent dans la chambre Versailles, le donjon, la salle de classe et le cabinet de gynécologie du sex club Pandora's Box, autoproclamé «le Disneyland de la domination» [ill. ci-dessous]. Susan Meiselas enregistre tout – les fiches médicales des amateurs de bondage, les différentes techniques d'humiliation, la lettre de remerciement d'une victime consentante, les panneaux de sortie de secours, les vestiaires des employées... La couleur éclate, l'attirail fétichiste crève l'image, mais la méthode reste la même, qui souligne les réels rapports de force et de domination entre travailleuses du sexe et clients fortunés.



Maîtresse Catherine après la première séance de fouet, chambre Versailles, Pandora's Box, New York, 1995



A GAUCHE
Sandinistes aux portes du quartier général de la garde nationale à Estelí (Nicaragua) : «Molotov Man», 16 juillet 1979

PAGE CI-CONTRE
Jeunes s'entraînant au lancer de grenades artisanales dans la forêt de Monimbo, Masaya (Nicaragua), juin 1978

EN BAS
Susan Meiselas photographiée par Alain Dejean, à Monimbo, en septembre 1978 [détail].

Sur le théâtre de la révolution

Susan Meiselas raconte avoir quitté New York pour le Nicaragua, en 1978, sans rien connaître du pays. Précisément parce qu'elle ne savait rien de la dictature de Somoza ni du soulèvement populaire en cours, la photographe est partie, le boîtier en bandoulière, à la recherche de ce qui «se murmurait aux arrêts de bus» sans jamais se montrer. Jusqu'au jour où elle a découvert le corps d'un homme, à moitié dévoré, au sommet d'une colline luxuriante : un lieu d'exécution de la garde nationale. Image fondamentale dans la carrière et l'engagement de Meiselas, qui donnera naissance à cette autre, iconique, de l'insurgé Pablo Jesús Aráuz [ill. ci-dessus], prise la veille de la victoire sandiniste. Devenu l'emblème de la révolution, «Molotov Man»

verra sa silhouette fleurir sur tous les murs du pays. «Cette victoire était la leur, pas la mienne. J'avais les images, ils avaient la révolution», commente sobrement Meiselas, qui reviendra vingt-cinq ans plus tard pour placarder ses clichés historiques in situ, afin de recueillir les réactions de la nouvelle génération et réactiver la mémoire des anciens guérilleros. Entre ces deux images, une longue complicité nouée dans la montagne avec les combattants, à l'instar de ces jeunes Indiens [ill. ci-contre] cachés sous des masques traditionnels, souhaitant prendre la pose avant une insurrection imminente. Le cliché, renvoyant aux plus belles heures du surréalisme, fera la une du *New York Times Magazine* sous le titre «Mutinerie nationale au Nicaragua». Une première dans la presse américaine.



Susan Meiselas en masterclass à Paris

Intitulée «Médiations», la rétrospective du Jeu de paume reprend le titre d'une exposition de 1982, où la photographe déconstruisait la façon dont les médias avaient publié ses clichés du Nicaragua. Questionnant sans relâche la pratique documentaire, la circulation des images et le contexte dans lequel elles sont perçues, Susan Meiselas promet de nous donner plus à voir et à entendre que ce que montrent déjà ses photos. L'événement s'accompagne de la projection de son film *Pictures from a Revolution* (les jeudis et dimanches) et d'une masterclass (le 14 avril). Immanquable !

«Susan Meiselas – Médiations» du 6 février au 20 mai
Jeu de paume • 1, place de la Concorde • 75008 Paris • 01 47 03 12 50 • www.jeudepaume.org

Catalogue coéd. Jeu de paume / Damiani / Fundació Antoni Tàpies • 192 p. • 30 €

À lire : Susan Meiselas – En première ligne sous la direction de Mark Holborn
éd. Xavier Barral • 256 p. • 35 €